

## RÊVE D'ORIENT RÊVE D'OCCIDENT DANS LA *SAGA BALKANIQUE* DE LUAN STAROVA

Dans les romans constituant le cycle de la *Saga Balkanique*, l'écrivain Luan Starova évoque les pérégrinations de sa famille dont le destin se jouait au carrefour de deux tentations, de deux chemins: l'un menant vers L'Orient, vers Istanbul et le Caire (où le père de Luan avait résidé en tant qu'étudiant dans les années vingt du XX<sup>e</sup> siècle), l'autre vers le Ponant, vers Rome et Venise (où les parents de Luan avaient effectué un voyage peu après avoir fondé leur jeune ménage), vers Paris (lequel faisait rêver le père de Luan grâce aux histoires que lui racontait son meilleur ami K., ancien étudiant de la Sorbonne), et finalement vers l'Amérique (laquelle tentait la famille en tant que dernière destination de son exil). C'était d'ailleurs le carrefour auquel avait abouti un grand nombre d'aïeux du lignage des Starova.

Pourtant, à la différence de ses ancêtres, le père de Luan Starova, après avoir emprunté l'un et l'autre de ces chemins, s'en était retourné là d'où il était venu. Les Balkans se trouvant à mi-chemin, il avait décidé d'y rester et de chercher dans ce monde restreint, le pays où il s'enracinerait et élèverait sa propre postérité. Notre communication étudie comment la famille de Luan Starova a évolué dans ce double héritage oriental et occidental par la maîtrise de plusieurs langues originaires aussi bien de l'Est que de l'Ouest, par la riche bibliothèque dont les livres procédaient de la tradition orientale autant qu'occidentale, par le culte pour certains objets en possession de la famille et ramenés des voyages effectués soit vers le Levant soit vers le Ponant... Il s'agit d'un héritage qui avait effectivement façonné le profil émotionnel et intellectuel de la famille et avait, in fine, conduit Luan Starova à choisir la vocation littéraire

*Mots-clés* : Orient, Occident, chronique familiale, mémoire familiale

<sup>1</sup> e.popovska@ff.ukim.edu.mk

<sup>2</sup> Cet article est réalisé dans le cadre du projet *Les langues, les littératures et les cultures romanes et slaves en contact et en divergence*, projet porté par l'Université de Niš en collaboration avec l'Université de Novi Sad (Serbie), l'Université « Saint Cyrille et Méthode » de Skopje (Macédoine), l'Université de Banja Luka (Bosnie-Herzégovine), l'Université d'Artois, Arras (France), l'Université de Poitiers (France), l'Université de Bordeaux (France) et l'Université de Wrocław (Pologne).

Luan Starova, écrivain macédonien d'origine albanaise, a accédé à une notoriété littéraire grâce au cycle romanesque intitulé *La Saga balkanique* dont les cinq premiers volumes sont traduits en français et publiés en France entre 1997 et 2009. La succession des romans se présente sous forme de chronique où est évoqué le destin de migrants des membres de sa famille fuyant la guerre et la dictature. Leurs pérégrinations se font dans l'espace des Balkans où la famille est en quête d'un point d'enracinement qui permettrait son épanouissement et le maintien de son unité. Après avoir quitté, sous les menaces de la Deuxième guerre mondiale, leur pays natal l'Albanie, les Starova, au terme de plusieurs errances, à la fin de la guerre, se fixent à Skopje, la capitale de la Macédoine faisant à l'époque partie intégrante de la Fédération yougoslave.

Ce cycle romanesque embrasse cent ans de vie de la famille du narrateur constituée des personnages du Père, de la Mère et du fils. Afin d'universaliser les données littéraires dans sa chronique, de les « a-temporaliser » en quelque sorte, Luan Starova les réduit à des représentations allégoriques ; il en isole et en souligne leurs fonctionnalités dominantes. Ce procédé est appliqué aux évocations spatiales – on parle ainsi du Lac, du Fleuve, de la Forteresse –, aussi bien qu'aux personnages – le Père, la Mère, l'enfant (ou les enfants, les frères et la sœur) ; ce sont des instances qui ne reçoivent jamais de toponyme ou de nom propre. Il s'agit de personnages à la fois individualisés et universalisés, renvoyant à des catégories génériques qui doivent nous rappeler qu'il y a beaucoup de similitudes entre nous, les humains, bien que tout destin particulier possède sa propre histoire. Celle de la famille du narrateur est l'histoire de l'exil. Cette histoire débute sa vie littéraire avec le premier volume intitulé *Les livres de mon père* qui paraît en 1992 ; depuis, Luan Starova publie presque chaque année un nouveau roman de ce cycle.

Dans *La saga balkanique* s'entrelacent et s'entrecourent plusieurs types de mémoires s'étalant sur trois couches narratives : sur le fond de la mémoire collective marquée par les événements qui déterminent l'histoire des Balkans depuis l'effondrement de l'Empire Ottoman jusqu'à l'indépendance de la République de Macédoine se greffe la mémoire familiale d'une lignée qui cherche une issue au labyrinthe Balkanique moyennant son épanouissement intellectuel ; à la mémoire familiale s'enchaîne par la suite la mémoire individuelle du fils qui, par le souvenir, fait revivre un temps, lequel, selon le principe Proustien, n'est pas perdu à jamais.

Le destin de la famille de Starova se situait souvent au carrefour de deux tentations, de deux chemins: l'un menant vers L'Orient, vers Istanbul et le Caire (où le Père du narrateur avait résidé en tant qu'étudiant dans les années vingt du XX<sup>e</sup> siècle), l'autre vers le Ponant, vers Rome et Venise (où les parents de Luan avaient effectué un voyage peu après avoir fondé leur

jeune ménage), vers Paris, ville faisait rêver le Père grâce aux histoires que lui racontait son meilleur ami K., ancien étudiant de la Sorbonne), et finalement vers l'Amérique (laquelle tentait la famille en tant que dernière destination de son exil).

Ce carrefour est précisément celui auquel avait abouti un grand nombre d'aïeux du lignage des Starova. Cependant, à la différence de ses ancêtres, le Père, après avoir emprunté l'un et l'autre de ces chemins, s'en est retourné là d'où il était venu. Les Balkans se trouvant à mi-chemin, il avait décidé d'y rester et de chercher dans ce monde restreint, le lieu où il pourrait s'enraciner et élever sa postérité. Ce double héritage oriental et occidental a énormément influencé et rythmé la vie du foyer. Cela est évident à plusieurs niveaux : dans la maîtrise au sein de la famille de plusieurs langues originaires aussi bien de l'Est que de l'Ouest, dans la riche bibliothèque dont les livres procédaient de la tradition orientale autant qu'occidentale, dans le culte pour certains objets ramenés des voyages effectués soit vers le Levant soit vers le Ponant... Il s'agit d'un héritage qui avait effectivement façonné le profil émotionnel et intellectuel de la famille et avait, in fine, conduit Luan Starova à choisir la vocation littéraire.

\*\*\*

Le Père du narrateur est, en effet, d'origine turque du côté maternel. Sa mère provient d'une famille respectable de cadis qui exerçaient la fonction judiciaire de génération en génération dans la région de Prilep sous l'Empire Ottoman. À l'époque où s'annonce l'effondrement imminent de l'Empire, ses proches décident de quitter les Balkans pour retourner à Constantinople. Ils avaient néanmoins laissé derrière eux la plus jeune de leurs filles qui venait de se marier à leur ami albanais qu'ils appréciaient beaucoup. De ce mariage est né le Père du narrateur. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que le Père ait pris la direction de l'Orient pour parfaire son éducation. Il se rend à Istanbul en tant qu'étudiant en droit ottoman, jouissant du soutien de la nombreuse parenté maternelle qui y vivait. Il réside dans cette ville-carrefour durant les événements historiques qui vont créer la carte géographique de l'Europe du XXe siècle : le Père est un témoin direct de la chute de l'Empire ottoman et de la naissance de la Turquie moderne. Il s'est même retrouvé une fois en présence de Kemal Atatürk. L'appel qu'Atatürk a adressé aux jeunes intellectuels istanbuliotes d'aider la Turquie dans sa marche vers l'Europe, n'avait pas longuement cessé de résonner dans la conscience du Père ; il avait pris l'habitude d'interpréter les ennuis que lui apportait la vie dans la perspective de cet appel.

L'emprise que Constantinople exerçait sur le jeune étudiant, le narrateur la présente sous forme d'une analogie renvoyant aux images et aux idées

puisées dans l'œuvre de Balzac, l'auteur français préféré du Père. C'est ainsi que, sur les rives de la Corne d'Or, le Père se prenait souvent à songer à la manière d'un Rastignac, mais cette fois oriental, souhaitant avidement apprendre les sagesses de la société multiculturelle istanbulienne. C'est pourquoi le Père s'est entièrement consacré à ses études du droit religieux ottoman ou la Charia. À force de consulter assidûment des livres écrits en ancienne langue osmanlie, il a atteint une parfaite maîtrise de l'alphabet arabo-persan qui était en vigueur sous l'Empire ottoman. Il se plongeait toujours assidûment dans ces lectures dans l'espoir de pouvoir ainsi déboucher vers une sortie heureuse du labyrinthe balkanique. Il accumulait continuellement des livres qui sont devenus ses amis, ses interlocuteurs et ses complices de toute une vie. C'est dans un tel contexte qu'il a pris connaissance de l'œuvre de Pierre Loti et de son « orientalisme » qu'il jugeait fade car en contradiction avec la situation réelle en Orient. La réalité que Loti présentait dans ses œuvres, selon les théories d'Edward Saïd, était une réalité construite, fruit de l'imagination de l'Occident, pleine de stéréotypes qui témoignent de la façon dont l'Occident « a orientalisé » l'Orient, ce qui en dit plus sur l'Occident que sur l'Orient (SAID 2015 : 128, 131). Le Père était tout à fait d'accord avec Atatürk qui n'approuvait pas les clichés présentés dans les romans occidentaux

« où la femme musulmane ne prenait vie que sous les traits d'une esclave languissante dans de vastes harems, par ces images qui permettaient aux lecteurs européens frustrés d'assouvir leurs fantasmes en transposant leurs rêves sur une femme constamment offerte, à côté d'un imposant narguilé et d'une boîte de rahat-loukoums » (STAROVA, 1998 : 252).

Après beaucoup d'hésitations, dressé face à un choix décisif quant au chemin à prendre – répondre à l'appel d'Atatürk et rester sur sa terre maternelle ou partir pour la terre paternelle et embrasser un avenir incertain – le Père avait opté pour un retour définitif dans les Balkans, « vers son ancienne famille qui s'éteignait, vers la nouvelle famille qu'il lui revenait d'abord de découvrir, puis de perpétuer. Comme témoins de sa décision, comme compagnons de route qu'il venait de se tracer, il lui restait les livres, tous les livres qu'il avait accumulés durant son séjour à Istanbul » (Ibid. : 235). Au grand étonnement de certains parents venus souhaiter la bienvenue au jeune homme qui, après quatre ans d'études à Istanbul, retournait dans sa maison natale, les coffres pleins à craquer qu'il portait avec soi n'étaient pas remplis d'or, mais de livres (qui étaient pour le Père plus précieux que l'or). « Il semblait avoir rapporté avec ses livres tout le temps qu'il avait passé à Istanbul, et ne plus disposer que de ces livres pour continuer à vivre cette période, l'explorer et l'enrichir » (Ibid. : 216).

Lorsque l'Albanie a succombé sous les coups du fascisme et que la vie est devenue très dangereuse pour le jeune intellectuel, le Père a décidé de

franchir, avec son jeune ménage, la frontière la plus proche. Il avait prié son frère unique de le suivre sur le chemin de l'exil, ce que celui-ci a refusé. Ce frère, à la différence du Père du narrateur, avait choisi l'Occident pour parfaire son éducation. Poussé par son admiration pour la langue et la culture anglaises, il s'était rendu à Londres. Après avoir bien maîtrisé l'anglais, il s'en est retourné au pays natal où il devint le premier à y introduire cette langue, quelques temps avant la Première guerre mondiale. Le frère avait décidé de rester dans le pays, non seulement durant le fascisme mais aussi durant le stalinisme qui lui a succédé, dans la naïve conviction qu'il ne courait aucun danger dans son pays car il n'avait fait de mal à personne. Erreur fatale puisque le régime staliniste l'a jeté en prison juste à cause de sa connaissance de l'anglais, le soupçonnant d'être un espion des forces occidentales. C'est dans cette prison qu'il trouva la mort (STAROVA 2003 : 76-80).

Au début de la guerre, le Père est donc passé de la rive albanaise du Lac d'Ohrid à sa rive macédonienne et, pendant les premières années d'exil, il habita avec sa famille la ville de Struga. Comme il ne pouvait échapper à son statut d'immigré, le Père vivait constamment sur le point de lever le camp pour de nouveaux exodes vers différentes destinations, voire Outre-Océan. Lorsque la famille vivait au bord du Lac, le Père témoigna d'un grand intérêt pour la vie des anguilles. Il était surtout fasciné par la façon dont s'effectuait la migration des anguilles vers l'Amérique, vers la Mer de Sargasse, et comment leur progéniture revenait vers le Lac. Cet écosystème parfait s'étayant sur tout un hémisphère est devenu pour le Père la métaphore de la boucle migratoire que doivent former les générations d'une lignée. C'est pourquoi, il était obsédé par l'idée de devoir continuer son chemin d'exil vers l'Amérique. Ces rêveries effrayaient la Mère qui préférait rester sur le périmètre des Balkans; finalement, elle a ressenti un grand soulagement lorsque la famille n'a que substitué les rives du Lac par les rives du Fleuve de Vardar. Ces errances spirituelles du Père vers l'Extrême-Occident, vers l'Amérique, sont traitées dans le roman intitulé *Le chemin des anguilles* (2000). Ce n'est qu'après sa naturalisation que le Père s'est émancipé de ses fantômes liés à sa condition d'immigrant. Le narrateur dit : « Par ricochet, nous ne devînmes ressortissants ni de l'Amérique, ni de l'Australie, ni même de la Nouvelle-Zélande, comme ce fut le cas de certains de nos parents qui avaient franchi la frontière postérieurement à nous » (STAROVA 1998 : 110).

\*\*\*

Le Père croyait que dans les livres gisait la plénitude et la sagesse de la vie. Sa riche collection de livres représentait une sorte de bibliothèque vivante qu'il promenait tout au long de ses déplacements dans les Balkans. Bien que le père ait passé sa vie à rassembler des livres en provenance de tous les coins du

monde, il avait une prédilection particulière pour ceux venant de l'Est et des Balkans. Ce fond oriental consistait en : d'anciennes éditions richement ornées d'illuminations, textes soufis, écrits d'astrologues relatifs aux merveilles de l'Univers, firmans, de gros dictionnaires et d'épaisses grammaires, encyclopédies et descriptions de terres lointaines, herbiers et comptes rendus illustrés d'images d'insectes jamais vus, de grands ouvrages reliés contenant des légendes sur des peuples qui n'existaient plus, considérations sur les janissaires, traités sur la vie et la mort... La place d'honneur dans cette bibliothèque était occupée par les éditions anciennes et précieuses du Talmud, de la Bible et du Coran, ce qui démontre que la famille vivait dans le respect de toutes les religions. Le contenu hétéroclite de cette bibliothèque témoignait du refus du Père de s'enfermer en une seule confession, en une seule idéologie et en une seule identité. Il vivait dans la profonde conviction que les livres étaient son unique et dernière patrie.

En tant que témoin de l'époque où Atatürk avait imposé l'emploi de l'alphabet latin en remplacement de l'antique alphabet arabo-persan, le Père s'imaginait être l'un des derniers prophètes de l'ancienne graphie turque et être investi d'une mission – perpétuer sa tradition dans les Balkans. Il voit s'accomplir cette mission quand il découvre les fameuses *Minutes de Bitola*, documents juridico-administratifs turcs capitaux pour l'histoire de cette région restée ottomane entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle. La découverte de ces grimoires a confirmé la conviction du Père que cette graphie était un miroir « offrant le plus profond reflet du temps passé, celui des individus et celui des peuples » (STAROVA 1998 : 259). En consacrant vingt ans de sa vie professionnelle au déchiffrement de ces manuscrits, en restituant la vie aux multiples destins particuliers inscrits dans ces registres, le Père a eu le sentiment de « retrouver le temps perdu ».

Autant les rêves du Père penchaient vers l'Orient, autant les rêves de la Mère penchaient vers l'Occident, surtout vers la culture italienne avec laquelle elle est indirectement entrée en contact, via la Grèce où elle avait passé une bonne partie de sa jeunesse. En effet, la Mère est née dans le Sud de l'Albanie, dans une région juste à la frontière avec la Grèce. C'est ainsi qu'elle visitait souvent sa nombreuse famille habitant la ville de Ionina en Grèce. Pour la Mère, cela fut la possibilité d'apprendre les rudiments du grec, qu'elle perfectionnera un peu plus tard, lors de son séjour à Salonique, chez son oncle chirurgien. Jusqu'à la fin de sa vie, la Mère gardera des souvenirs très vifs de la femme de cet oncle, une Italienne, une « vraie dame » qui fascinait la jeune fille par son élégance et surtout par son grand chapeau blanc. C'est pourquoi les prédilections de la Mère allaient vers cette culture occidentale, avant tout italienne, qu'elle a su cultiver attentivement au sein de sa famille. La Mère s'est révélée en tant que maître incontesté pour les pâtes italiennes

qu'elle fabriquait avec beaucoup d'amour et d'adresse, une alimentation qu'adoraient ses enfants. « La maîtrise avec laquelle elle donnait forme à la pâte en recourant aux sortilèges italiens élargissait pour nous, [ses enfants], le spectre de l'illusion méditerranéenne » (Ibid. : 144). Cette « illusion » que mentionne le narrateur renvoie en effet au voyage que la Mère avait effectué en Italie avec son mari dans les années trente. La Mère était éblouie par la mode italienne grâce au catalogue qu'elle avait reçu en cadeau par le grand magasin *Rinascente* visité lors de ce même voyage. Des années après cette visite, la Mère avait l'habitude, durant les moments de détente, de feuilleter ce catalogue en adoptant spontanément un air songeur. Évidemment, ce voyage qui a conduit le jeune couple vers Rome, Bari, Brindisi et Venise se trouvait à la base des prédilections maternelles. Comme c'était la première sortie du couple hors de leur pays natal depuis leur mariage, ce tour d'Italie représentait pour eux une sorte de « voyage de noces », paré de tant d'émerveillements devant les choses vues.

Ces voyages, aussi bien paternels que maternels, ont généré beaucoup de fantasmes, ce qui avait permis au couple de mieux supporter la dure réalité qui l'attendait à son retour au pays, une réalité dans laquelle le Père et la Mère devait affronter de difficiles épreuves afin de sauvegarder l'unité du foyer. Le narrateur dit :

« À l'un comme à l'autre, ces voyages avaient laissé des souvenirs indélébiles. Mon père les évoquait chaque fois que la vie nous faisait traverser une passe difficile. En fait, mon père nous avait tant parlé d'Istanbul et ma mère tant de Venise que je ne pus faire autrement que de m'y rendre dès que j'eus atteint l'âge adulte » (Ibid. : 113).

Au rêve oriental du Père correspond en contrepoint le rêve occidental non seulement de sa femme, la Mère, mais aussi de son meilleur ami K., ancien thésard de Sorbonne. Ces deux amis avaient en commun la chance d'avoir assisté, durant leur jeunesse, à des événements historiques de grande importance : le Père avait séjourné à Istanbul au moment de l'effondrement de l'Empire ottoman, et le vieux K. avait vécu en France au moment où l'Europe succombait au fascisme. Ils ont également été unis par leur passion commune pour les livres, ce qui faisait qu'ils se complétaient l'un l'autre. Aux ouvrages dont le Père avait fait acquisition chez les bouquinistes installés à proximité de l'Université de Constantinople, correspondaient les ouvrages que K. avait achetés des bouquinistes parisiens des quais de la Seine. Ces livres avait apporté à ces deux grands lecteurs beaucoup de plaisir, mais en même temps beaucoup d'illusions « qui étaient susceptibles, en ces premières années d'après-guerre où étaient mises en œuvre les idées [staliniennes], de prêter aisément un goût d'amertume à [leurs] vie[s] » (Ibid. : 62). Incapables de se débrouiller dans la nouvelle conjoncture sociale et politique, ses deux

« Don Quichotte » balkaniques retrouvaient dans leur bibliothèque un refuge de l'inconfort des « nouveaux temps » et un trésor sacré qui continuait de nourrir leurs rêves.

« Tous deux restant captifs d'un même songe sempiternel, rêve d'Orient pour l'un, rêve d'Occident pour l'autre, leur amitié se nourrissait du fréquent échange de leurs rêveries qui, de l'un, venaient se greffer chez l'autre. Oui, c'est ainsi qu'avait perduré leur amitié » (Ibid. : 64).

\*\*\*

Ce métissage d'éléments de différentes cultures au sein de la famille a inévitablement mené au multilinguisme pratiqué par ses membres. Outre l'albanais qui était la langue maternelle de tous et avec laquelle ils communiquaient entre eux, ils devaient apprendre aussi le macédonien, la langue officielle de leur pays adoptif, de même que le serbo-croate, la langue officielle de la Yougoslavie. Certainement, cet apprentissage fut beaucoup plus facile pour les enfants dont la scolarisation se réalisait en macédonien que pour les parents qui apportaient dans le foyer la connaissance des idiomes qu'ils avaient maîtrisés lors de leur jeunesse. Selon les paroles du narrateur, la famille s'est trouvée dans un « véritable labyrinthe linguistique » (STAROVA 1998 : 122). Le père parlait aussi bien le turc moderne que le turc ancien.

« En effet, à peine mon père eut-il maîtrisé l'ancien turc et sa vieille écriture en caractères arabes, où il atteignit à des prodiges sur le plan calligraphique, qu'Atatürk abrogea le vieil alphabet et introduisit l'alphabet latin auquel mon père dut désormais s'accoutumer. Ayant jusqu'alors écrit de droite à gauche, il lui fallut s'habituer désormais à écrire de gauche à droite. Lui qui possédait de merveilleux talents de calligraphe, ne réussit pas à avoir une écriture aussi belle en caractères latins, et finit par passer de manière quasi insensible de cette même écriture au cyrillique » (Ibid. : 127).

Même s'il lui arrivait de mélanger les graphies dans ses écrits, le Père n'avait pas cessé d'être, jusqu'à la fin de sa vie, animé par l'énergie des multiples idiomes qu'il connaissait, qu'il comparait et qu'il complétait. La bonne connaissance du droit et de l'écriture ottomans s'est révélée importante pour le poste d'expert en ancien turc que le Père occupera au sein de l'Institut d'histoire nationale.

Le Père possédait également une certaine connaissance du français due à son implication dans les événements historiques de la Première Guerre mondiale, secret qui n'a été percé par ses enfants que vers la fin de la vie de leur père. Il avait été engagé en tant que traducteur de français dans la zone autonome autour de la ville de Kortcha où s'est installée l'armée française et dont les généraux veillaient sur le bien-être de la population locale. Cette « liaison française » du Père incitera l'auteur Starova à des recherches



historiques qui l'amèneront à l'écriture de l'un des romans de la *Saga* intitulé *L'amour du général* (2008).

La Mère tenait la connaissance de l'italien, et probablement de quelques rudiments du français, de sa tante italienne de Salonique. D'ailleurs, la ville de Salonique dans les années vingt durant lesquelles avait séjourné la Mère était un haut-lieu où se croisait beaucoup de cultures et où l'on parlait des idiomes très différents ; un tel contexte présidait à une meilleure connaissance des langues de la part de la Mère. L'histoire maternelle, avec tous les hauts et les bas que lui apportait la vie, est évoquée plus en détails dans le roman *Ervehe ou Le livre d'une mère* (2005).

Quand le fils est parti à l'école et qu'est venue pour lui l'heure de décider quelle langue étrangère de rayonnement mondiale il étudierait, il opta pour le français. C'était le cas de la majorité des enfants. Évoluant dans un milieu où l'on parlait des langues de différentes provenances, aussi bien orientales qu'occidentales, les membres de la famille ont pris conscience qu'il n'y avait pas de langues premières et de langues secondes, que toutes les langues avaient leur propre utilité qui pourraient se montrer importante à des moments cruciaux de leurs vies. Ainsi, le narrateur nous évoque le rôle salvateur qu'avait joué pour eux la langue italienne lors du conflit italo-hellénique, à l'époque où la famille occupait encore leur ancienne demeure au bord du Lac du côté albanais. Les soldats italiens qui passaient par le village avaient fait irruption dans leur maison dans le but de s'y installer. En leur parlant dans un italien impeccable, la Mère les avait implorés d'épargner leur demeure pleine d'enfants en bas âge. Les soldats, éblouis par cette autochtone qui parlait leur langue à la perfection, s'étaient inclinés devant la puissance de persuasion de la Mère et se sont éloignés :

« Ma mère put enfin pousser un soupir de soulagement. Elle nous avait une fois de plus arrachés de la mort grâce à sa connaissance de l'italien. Voilà qui ne manqua pas d'enraciner encore davantage en nous, les enfants, la foi dans le pouvoir thaumaturgique et salvateur des langues » (STAROVA 1998 : 141).

L'objet le plus précieux que le Père avait rapporté dans les Balkans en souvenir de son séjour en Istanbul était un vieux poste de radio. Il avait la forme d'un paon faisant la roue et dont chacune des plumes semblait indiquer l'emplacement d'une station. Le Père l'écoutait le plus fréquemment la nuit, parfois jusqu'aux petites heures de l'aube. Cette pratique devient compréhensible si l'on sait que sa station préférée était une station occidentale, la BBC, qu'il jugeait la plus objective et la plus modérée. Il l'écoutait en cachette non seulement durant la guerre lorsqu'elle transmettait les discours que Charles de Gaulle destinait à sa nation, mais aussi durant l'après-guerre – c'est de la BBC que le Père avait appris que le torchon brûlait entre Staline et Tito, et cela bien avant que leur brouille ne soit annoncée officiellement dans le pays.

Les enfants ne comprenaient pas pourquoi le Père baissait le volume quand il captait certaines stations, et pourquoi il l'augmentait quand il en captait d'autres. Au cours des années du communisme fervent, la radio entonnait à haute voix des chansons révolutionnaires, surtout les jours de fête, comme si le Père voulait prouver aux voisins sa détermination politique. Mais, « peu après, il rétablissait en lui un certain équilibre en écoutant la nuit, en cachette, les stations occidentales que la radio locale flétrissait comme espionnes et impérialisto-capitalistes... » (Ibid. : 53). Les stations anglaises, françaises, mais aussi italiennes que la Mère adorait écouter, nourrissaient leur rêve occidental. Pourtant, la Radio Constantinople n'était pas moins écoutée, « dans un geste rituel oriental » qui entraînait le Père vers Constantinople, et même au-delà, vers Le Caire où il s'était aussi rendu du temps de sa jeunesse. Pour le fils qui, de la position d'un narrateur d'âge adulte, se souvient et jette un regard lucide vers le passé, tout devient plus clair quant aux pratiques ingénieuses de ses parents. Ce poste de radio en forme de paon était l'objet qui, ensemble avec les livres de la bibliothèque paternelle, accompagnait fidèlement la famille tout au long de ses périples. Avec le temps, cet objet est devenu une relique à laquelle on vouait un véritable culte : à part le rôle de transmetteur des événements de la grande histoire que la famille vivait *in vivo*, cette radio jouait aussi le rôle de gardien de l'histoire familiale, de témoin de leurs malheurs aussi bien que de leurs bonheurs.

\*\*\*

Longtemps après la mort du Père, le fils narrateur n'osait toujours pas toucher à la bibliothèque paternelle de crainte de perturber le dernier rangement que le Père avait assigné à ses livres. Quand le fils a finalement osé se livrer à l'exploration de cette bibliothèque qui, par sa composition, racontait la vie même du Père, il découvre dans les rayonnages, parmi les livres, des notes manuscrites qui révélaient l'intention du père d'écrire un jour une *Histoire des Balkans à travers la chute des Empires*. Le narrateur comprend que ce projet inachevé du Père était effectivement un testament, un message destiné au fils – que celui-ci finalise le dessein paternel à l'aide de l'immense trésor de livres qu'il a reçu en legs. C'est justement dans cette intention que Luan Starova entreprend sa *Saga balkanique* ; cette vaste fresque épique est l'histoire d'une famille qui s'étend sur trois générations de même que l'histoire des Balkans à travers la chute des empires ottoman, fasciste et staliniste, vue selon une perspective sociologique, culturelle, anthropologique, philosophique. Ce qui plus est, la vie littéraire de cette histoire n'est pas encore terminée puisque l'auteur Luan Starova est toujours en train de travailler sur sa continuation sous la forme d'autres romans du cycle.

## Bibliographie

SAID 2015 : SAID, Edward. *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident.* coll. Points Essais. Paris : Éditions du Seuil, 2015.

## Sources

STAROVA 1998 : STAROVA , Luan. *Les livres de mon père.* Paris : Fayard, 1998.

STAROVA 2003 : STAROVA , Luan. *Le rivage de l'exil.* Paris : L'édition de l'aube, 2003.

СТАРОВА 2005 : СТАРОВА, Луан. *Ервехе: книга за една мајка.* Скопје: Ѓурѓа, 2005.

СТАРОВА 2008 : СТАРОВА, Луан. *Љубовта на генералот.* Скопје : МАНУ, 2008.

STAROVA 2009 : STAROVA, Luan. *Le chemin des anguilles.* Paris : Éditions des Syrtes, 2009.

Елисавета С. Поповска

## САН О ИСТОКУ И САН О ЗАПАДУ У БАЛКАНСКОЈ САГИ ЛУАНА СТАРОВА

У романима који припадају циклусу *Балканска сага*, писац Луан Старова евоцира сећања на селидбе своје породице чија се судбина одиграла на раскршћу двају искушења, двају путева: један је водио ка Истоку, ка Истанбулу и Каиру (где је Луанов отац боравио као студент двадесетих година XX века), а други ка Западу, ка Риму и Венецији (где су Луанови родитељи као млади брачни пар отпутовали на медени месец), ка Паризу (о коме је маштао Луанов отац захваљујући причама његовог најбољег друга К., бившег студента са Сорбоне) и најзад ка Америци (која је породици преостала као последње прибежиште након егзила). Штавише, била је то раскрсница на којој је завршио и велики број предака породице Старова.

Међутим, за разлику од својих предака, након што је прошао и једним и другим путем, отац Луана Старова окренуо се ка месту из кога је потекао. Како се Балкан налазио на пола пута, он је одлучио да ту остане и у том скућеном свету потражи земљу у којој ће пустити корење и добити потомство. Наш рад проучава како се породица Луана Старова развијала у том двоструком источно-западном наслеђу, користећи се различитим језицима који се говоре на Истоку и на Западу, састављајући библиотеку са

једнаким бројем књига из источњачке и западњачке традиције, стварајући култ нарочитих предмета у породичном власништву који су доношени са путовања и на Исток и на Запад... Реч је, дакле, о наслеђу које је очигледно обликовало емоционално-интелектуални профил целе породице и које је, најзад, усмерило Луана Старова ка књижевном позиву.

*Кључне речи:* Исток, Запад, породична хроника, породично сећање